

## Ici comme Ailleurs — à chacun ses cailloux

Anne Penders

Volume 47, numéro 3 (269), septembre 2005

Lever l'encre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32849ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Penders, A. (2005). Ici comme Ailleurs — à chacun ses cailloux. *Liberté*, 47(3), 29–39.

## **Ici comme Ailleurs — à chacun ses cailloux**

**Anne Penders**

Ce n'est pas un virus. Je suis née comme ça.

Avec le monde à l'intérieur. Et l'appel perpétuel de l'ouvert.

Née comme en exil. Avec le souvenir diffus d'un lieu ancien où je me serais sentie « chez moi ».

Mettre les mots sur les choses, les laisser libres, prend parfois des années : j'ai longtemps parlé aux arbres. Quelque chose en eux me rassurait. Peut-être bien leurs racines — mais je ne le savais pas. Je grimpais presque à la cime du hêtre pourpre, je regardais d'en haut couler la rivière, passer les trains, j'écrivais sur du papier à en-tête trouvé au grenier. Je marchais le long d'une charmille, à la lisière de la forêt, autour d'un étang au nom tragique, j'écrivais dans des carnets chinois. Le corps s'est râpé à l'écorce, lové au creux des troncs, y laissant un peu de lui-même. Le murmure d'une langue universelle bruissait entre les branches. Un peu partout sur terre, des arbres ont reçu mes secrets, m'ont confié les leurs, à demi-mots. Et pendant que je voyageais, loin du jardin d'enfance, le vieux hêtre tranquille ne cessait de grandir... sans bouger.

L'Ici et l'Ailleurs, réversibles. Un chapelet de questions récurrentes. Et des mots-clefs en guise de trousseau : ancrage ? — territoire ? — traversée ? — distance ? — mouvance ? — laisser ? — emporter ? — construire ? C'est si facile de se rendre « ailleurs ». De vivre incognito, de surgir « par surprise », de disparaître « à temps » — y a-t-il pour autant voyage ? exil ? partage ? échange ? En quoi mon expérience, puisque c'est de cela qu'il s'agit,

diffère-t-elle d'une autre, de celle d'un autre ? J'écris donc je (ne) suis (pas touriste) ? Je transporte ma maison sur mon dos, comme un escargot, j'habite la mouvance comme d'autres un condo ? Je nourris mon travail de transhumances plutôt que de plats surgelés ? Je squatte les demeures amies, « a home within me » confortablement installé entre deux chakras, ni vu ni connu ?

Ici et là, les racines retroussées à l'intérieur, je suis un arbre qui se souvient.

Bien avant les premiers « vrais » voyages, l'écriture disait déjà le départ — convaincue qu'un jour, il adviendrait.

L'écrivain dit toujours « allons ailleurs ». Mais il reste sans broncher.

Vous souriez.

Vous croyez que je me moque.

Que je me moque de vous qui avez toujours cru que j'allais partir.

Je n'ai pas cessé de partir pendant que vous restiez.

Pas cessé.

[...]

L'écrivain se persuade qu'il va partir.

Jusqu'au jour où il réalise l'imminence de son départ.

Et là, il reste.

L'imminence ne se conte pas. Elle se vit.

Alors, il ne part pas. Il conte<sup>1</sup>.

En 1986, j'avais dix-huit ans, apprenais à conduire, rêvais d'Amérique latine et d'Asie, me sentais une âme vagabonde et rebelle, intimement persuadée que l'on peut faire de sa vie ce que l'on veut qu'elle soit... Le regard happé par la mappemonde en plastique sur mon bureau, j'étudiais l'histoire de l'art, lisais le

---

<sup>1</sup> Extrait (1986) de « Mouvances [1986-1994] », inédit.



*National Geographic* et Duras, écoutais en boucle The Cure et Tom Waits, adorais Jarmush et Wenders, économisais pour partir en Bolivie et au Pérou... Depuis : des pays, des cités, des hameaux, des marches longues et d'autres moins, des haltes en chemin, des milliers de visages, des lieux d'étude ou de repos, des récoltes d'images et de sons, et des dizaines de cahiers noircis de mots écrits tout petit parce que c'est moins lourd...

L'étonnement, soudain, d'avoir le double de cet âge-là... un âge de femme...

Plus de trois décennies, leur rythme propre, leurs moments d'apnée, une accumulation de mémoires éparses, tendres, torrides, tenaces, merveilleuses et terribles, chargées ou légères, encombrantes parfois. Des listes de lieux et de noms associés à des émotions, une cartographie du temps circulaire, une galaxie de routes secondaires, une géographie intime où la vie a semé ses petits cailloux pour qu'on s'y repère, les autres et moi, pendant que la terre tourne.

*1990 Turquie (1 mois) — 1992 Amérique centrale (3 mois) — 1993 New York (2 mois) — 1994 Viêt-nam (2 mois) — 1995-1996 New York (6 mois) — 1996 USA (1 mois) — 1997-1998 Népal/Inde (9 mois) — 1998 Burkina Faso (1 mois et demi) — 1999 USA (2 mois) — 1999 New York (2 mois) — 2000 New York (2 mois) — 2000 Montréal (3 mois) — 2000-2001 Thaïlande/Laos/Chine/Japon (7 mois) — 2002-2003 Malaisie/Chine (4 mois) — 2004 Montréal (2 mois) — 2005 Québec (2 mois)...*

Jalons parcellaires, forcément abstraits. Témoins/initiateurs de quoi ?

Le souvenir si précis d'une enfant qui dit à son grand-père, complice, « je serai écrivaine », celui d'une jeune femme qui décide, vingt ans plus tard, de vivre en priorité « entre ici et

ailleurs », sur « les routes » (plus souvent des sentiers et des ruelles), pour écrire et photographier, capter les couches et les sous-couches du visible, dans l'entre-deux du temps, du lieu, du peu. Tout comme à travers. La conscience nouvelle qu'il est possible d'oublier, aussi. (Et qu'il est parfois plus facile d'assumer pleinement ses choix que leurs conséquences... mais c'est une autre histoire).

Dans mon atelier, j'ai un meuble rempli de carnets mélangés : journaux de voyage, cahiers de textes et de collages, dessins, bouts de romans, notes de travail, idées subites, retranscriptions d'enregistrements, planches-contacts découpées et montées en séries. La plupart ont fait des milliers de kilomètres avec moi, ils portent la trace des heures, ballotés au fond d'un sac ou d'une poche, la trace des doigts qui passent du crayon au dhal chapati, de la tasse de thé au bic, du papier collant aux ciseaux, la trace des fulgurances et des hésitations, des regards vers le proche ou le lointain, des rencontres magiques (coïncidences improbables)... Je ne les donne pas à lire, ils contiennent trop de secrets, je les montre de loin, de temps en temps s'échappent des bribes qui racontent à ma place ce que l'écriture dite « littéraire » décline autrement : la quête incessante d'un lieu où s'arrêter... un lieu toujours déjà là... ce « chez-soi » qui manque ou que l'on crée, trouve, transporte, installe, ancre tout au fond... la permanence du provisoire... l'intensité qui en découle, parfois... la circulation salutaire des énergies... solitude infinie... lenteur nécessaire... les doutes et les signes qui montrent la voie... quiétude de l'ermite en haut de la montagne...

*Katmandou, Népal, mercredi, 8 octobre 1997*

Impossibilité de la solitude. Impossibilité du voyage. Un endroit où me poser, écrire, photographier... existe-t-il ailleurs que dans ma tête ? ailleurs qu'à New York ?

Toujours cette envie de Chine. Comme s'il me manquait l'Asie, alors même que j'y suis.

Continuer.

L'histoire naîtra sans doute, seule, au détour d'une ombre...

*Varanasi, Inde, 1<sup>er</sup> janvier 1998, jeudi*

Une autre année. Et la lumière sur le Gange...

Attendre. Définitivement un état particulier qui mériterait une ode à lui seul.

Écrire.

Des histoires. Peut-être le seul moyen de faire partager la mémoire du lieu, du corps, des pieds.

Marcher au bord de l'eau dans la boue laissée par la crue, dans les bouses laissées par les vaches.

Marcher pour sentir les mots par les pieds. Écrire avec les pieds. Un contact fondamental avec la Terre, là où naît le poème.

*Varanasi, Inde, 9 janvier 1998, vendredi, Babu House, dans ma chambre, midi vingt*

Gribouiller des phrases. Témoins des heures recroquevillée contre la couverture et le mur vert clair, des heures presque immobiles où seule la main s'active, sans réfléchir, comme si elle suçait le cerveau et ce qui se passe à l'intérieur. Comme je peux aussi désormais (et c'est merveilleux) passer des heures à ne pas écrire, assise, sur les quais, sur un toit, n'importe où, à ne rien faire en apparence (même en transparence). Être. Assise. Là. Même pas sûre que j'observe. Je regarde, cependant. Parfois, je ne vois rien, perdue, ailleurs. Parfois, j'enregistre tout.

Se nourrir du monde alentour, c'est mon « métier ».

*Osian, Inde, jeudi, 5 février 1998, 5 h p.m., sur mon lit*

Je me pose souvent la question de savoir si j'aime l'Inde ou pas. Ce qui me plaît, c'est le voyage en tant que tel. En fin de compte, peu importe le pays. Seule importe la mouvance, pour elle-même. C'est un peu comme « l'art pour l'art ». J'observe. Et je m'observe observer. Cela fait partie d'un Tout. Et quand on me demande ce que je fais en Belgique, je dis « la même chose ». Je n' imagine pas ma vie autrement que dans l'écriture qui naît de cet état de disponibilité au monde. Quel remède contre les mouches ?

*7 novembre 1998, Koubri, Burkina Faso. Samedi*

Un jour, on meurt de n'avoir pas cessé d'avancer...

Lassé d'interpréter les silences et les mots.

Encombré par les secrets qu'il porte, l'intérieur est bousculé.

Disparaître dans le vent tiède en emportant tout ce que l'on aurait voulu ne pas savoir.

Et le doute absolu en réponse à mes questions.

Ma place est celle de quelqu'un qui passe.

Je suis un messenger. Un papillon. Un éphémère.

Un choix quotidien que de ne pas mourir...

*10 novembre 1999, Brooklyn, USA. Mercredi 11 h p.m.*  
J'aimerais pouvoir écrire des histoires. De vraies histoires, avec plein de personnages qui prennent corps, des gens auxquels on s'attache, à qui il arrive des trucs. Des histoires qui donnent envie de ne plus lâcher le livre. Qui donnent envie de continuer quand le livre est fini.

*14 mars 2001, Guangzhou (Canton), Chine*

Voyager, comme mode de vie, c'est « disparaître » sans cesse ; c'est être là sans y être, peut-être y être plus lorsqu'on n'y est pas ; c'est partir sans laisser de traces ; c'est laisser des traces, ou capturer les traces des autres, ramener des traces et dans le même temps être toujours confronté à l'impartageabilité fondamentale de l'expérience vécue. Le voyage, comme mode de création, c'est travailler sur l'imperceptible, l'incompréhensible, l'imprononçable, en bref, sur l'intransmissible pouvoir de l'invisible et le paradoxe radical de la transformation perpétuelle de l'Ailleurs en Ici et inversement ; c'est tenter de transmettre l'insaisissable, tant pour celui qui veut capturer les choses sur place (« l'artiste ») que pour celui pour lequel on tente de les saisir (« le spectateur »).

*26 mars 2001, Yangjiang, Guangdong, Chine*

Faire le tour de la question... D'abord cerner la question... Tant de questions... Les réponses. Oui. Dans l'ordre et le désordre. L'intérêt des rencontres. La vanité de tout. Le bruit. Le silence. La sollicitude qui encombre, qui abîme la solitude. Est-ce que j'avance ? Vers où ?

*30 mars 2001, train Guangzhou/Shanghai*

Je pense à l'Inde, aux trains indiens, à ma vie en Inde. La Chine n'a rien à voir, ou si peu. De jolies petites

collines vertes pleines d'arbres feuillus et plutôt courts sur pattes ont succédé aux banlieues industrielles que je n'ai donc jamais prises en photo... Un train rouge. Des agglomérations grises. Deux mondes se croisent sans même se regarder. Une heure qu'on roule. Plus que vingt-quatre fois ça, une bagatelle...

*1<sup>er</sup> avril 2001, Shanghai, Chine*

Ici, c'est encore l'hiver... juste le début du printemps, comme chez nous. Dans un parc, les gens prennent des photos de leurs enfants, partout. Quelque chose de paisible. Dans ma poche, les clés de « chez moi »...

*17 mai 2001, Tokyo, Japon*

Écrire une date, c'est toujours un truc bizarre. Ça jalonne, ça met des repères...

Je me dis que les écrivains sont des voleurs. Qu'ils s'emparent de la vie des autres et de la leur, pour en faire des histoires. Tout ça, c'est encore du recyclage...

*14 janvier 2002, train vers Bruxelles*

Le rythme. Celui d'une certaine lenteur. Une accumulation de rien. En douceur. Rétrospectivement, tout surprend. Est-ce qu'on marche pour remplir le vide ? Ramener ce que l'on trouve à l'intérieur de soi/de l'autre, le donner au retour, comme un cadeau. Ce que l'on cherche est toujours plus près que l'on ne croit. C'est de voir qu'il s'agit...

*2 décembre 2002, soir, Lhasa, Tibet, Chine*

Il y eut les jours de mousson et les jours meilleurs. Il y eut Kuala Lumpur, Hong Kong, Macao, Canton et Chengdu. Trois semaines et plus. Rien d'écrit ou presque.

Il y eut, pour la première fois, revenir sur mes pas. Hong Kong pas toute seule et si magnifique à partager. Découvrir les choses autrement. Revoir et réentendre. Quelque chose de différent, forcément. Un retour. Un recul. Et toutes les questions qui vont avec.

L'envie de vivre ma vie entière sur la route. Mais pas n'importe quelle route. Pas n'importe comment. Pas à n'importe quel prix. Écrire la route.

*25 janvier 2003, 10 h 30 a.m., Macao, Café des oiseaux*  
Un mois sans écrire. Comme si les doigts perdaient jusqu'à la mémoire des mots.

*Jeudi, 29 mai 2003, 1 h p.m., Bruxelles, au soleil du jardin/bruit des travaux des voisins*

Reprendre. Reprendre l'écriture. Le quotidien de l'écrit. La nécessité de ça. Question d'équilibre.

Me rendre compte à quel point ce que j'ai accompli depuis le premier retour de Chine est une « fermeture », dans le sens d'une fermeture nécessaire à une ouverture autre. Quelque chose s'est perdu/transformé. Quelque chose reste à trouver. Autre.

Être disponible au monde autrement.

S'éloigner/se rapprocher.

Essence même du mouvement même.

*Dimanche, 8 juin 2003, 1 h p.m. Bruxelles. Home*

Réfléchir sur l'être ensemble et l'Être séparé(s). L'Être en nous-même, ensemble et séparé(s). Proximité/séparation.

Ce qui connecte et déconnecte. Soi/l'autre. L'Autre de soi. L'Autre de l'autre.

Ici/Ailleurs. Distance établie. L'Être Là et l'Être Ailleurs. Soi/Autre.

Sentir que tu es là même quand tu n'y es pas. Tu/moi.

Sentir que tu n'es pas là même quand tu y es. Tu/je.

Éternelle question du même et du divers, de la distance à proximité, et l'inverse.

La question du voyage partout posée. Dedans et dehors.

Quel chemin ? Quelle évidence ? Quelle exigence ?

*15 novembre 2003, Bruxelles. Samedi 5 h p.m.*

Dire le départ, sépare.

*Mercredi, 7 janvier 2004. Quelle heure ? Dans l'avion*  
Le Temps... Avec et contre...

Sur l'écran, l'avion trace tranquillement sa petite ligne rouge à travers ciel, au-dessus de la mer, à 840 km/h. L'avion, c'est facile<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> Extraits surgis de mes carnets de route (1997-2004).

J'ai beaucoup pris l'avion, pas très fière de contribuer si fréquemment à assassiner notre atmosphère. J'ai beaucoup circulé en bus, en train, et puis marché surtout, souvent incapable de rester longtemps dans un lieu qui ne s'arpente pas à pied. Les moyens de transports, les paysages traversés, les visages croisés, les mots échangés, les lieux habités (plus ou moins longtemps) inspirent chacun à leur manière ce qui se crée. Ils se retrouvent à leur guise dans l'écriture — parfois à peine travestis, parfois méconnaissables. Le transit(oire) s'incarne dans l'écrit, devient Lieu à part entière, déplie l'espace ouvert. Le souvenir du voyage/séjour nourrit la suite et il est arrivé que s'écrivent en Asie des textes ancrés en Amérique du Nord, en Afrique des histoires mêlées d'Inde, à New York des mots revenus du Viêt-nam.

Si je tente une généralisation, évidemment abusive, il semblerait que j'hiberne en été (j'ai l'hiver créatif !) et que l'« être ailleurs » soit plus prolifique que l'« être ici » (pour autant que l'on entende « ici » comme Bruxelles et « ailleurs » comme « hors de Belgique » — or les termes, à force d'être interchangeables, prêtent à confusion...). L'écriture telle que je la vis, si elle s'égraine partout, si elle s'abreuve de langues ou de cultures dites « étrangères » (et combien plus proches de moi, parfois, que celles dans lesquelles je suis née !), l'écriture qui se parle via mes doigts a en tout cas besoin de longues périodes de silence et de solitude, où la bulle s'arrime à une base (un tronc, une cabane, un balcon...) pour remettre de l'ordre dans ses bagages (retranscrire, engranger sur CD-ROM, trier, peaufiner... et peut-être donner à lire...). La distance d'avec un « ici pollué » remplit d'air frais les bulles dégonflées... (les « métafoireux » s'y reconnaîtront !).

En juin dernier, j'ai acheté un camion jaune (Jaune : son nom, comme celui du projet qu'il abrite), un véhicule pour transporter la bulle « ailleurs », sillonner les routes d'Europe en buvant du thé dans un thermos chinois, dormir dans une maison à roulettes, inviter des gens à l'intérieur, glaner des images en

couleur, des paroles, des bruits, écrire et dessiner à l'encre noire dans des cahiers jaunes... Un vieux rêve... Il a encore très peu bougé (les rêves bougent-ils ?).

Pour le moment, il incarne à lui seul tout ce que la mouvance englobe de politique, porte-à-porte, potentiel — la possibilité du départ comme celle de rester, celle de disparaître ou de rendre visible —, de spontané, de sempiternel, de temporaire, de temporel — la durée (relative), le décalage (horaire), l'instant (fragile), les migrations (saisonnnières) —, d'illusoire, de giratoire, d'aléatoire. À quel point penser la mouvance elle-même reste un « aller vers ».

Il y a autant de manières de voyager que de façons de vivre (et d'écrire) — on met à la mode des termes et pas ce qu'ils signifient, on galvaude à tout vent « errance », « nomadisme », « traveller » et autre « globe-trotter », on « exotise » le monde et l'autre plutôt que de laisser être le présent (temps et lieu) à chacun unique, et les joies qu'il procure. C'est dommage.

Je voyage. Reste et repart. J'habite ici et là. J'écris. Ou pas. Où que je sois. Je ne sais pas si cela fait de moi « une écrivaine voyageuse », je ne voudrais surtout pas que cela me glisse à tout jamais dans un compartiment étiqueté où je me sentirais forcé-ment à l'étroit. Pour moi, le voyage est un état d'esprit, une disponibilité au monde, une écoute de ce que ce monde, tel qu'il existe, a à nous dire, un murmure continu qu'il nous reste à tenter de transmettre à notre tour — un art de vivre, peut-être. L'écriture n'est qu'une voix/voie parmi d'autres. Et le voyageur, un être farouchement libre — qui s'étiole si on l'enferme...

Montréal, mars 2005